



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

74 | printemps 2018

Chanter la Croisade albigeoise

Lucie LAUMONIER, *Solitudes et solidarités en ville. Montpellier, mi-XIII^e-fin-XV^e siècles*

Turnhout, Brepols, 2015, 426 p.

Gabriel Castanho



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8780>

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2018

Pagination : 179-182

ISBN : 978-2-84292-837-7

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Gabriel Castanho, « Lucie LAUMONIER, *Solitudes et solidarités en ville. Montpellier, mi-XIII^e-fin-XV^e siècles* », *Médiévales* [En ligne], 74 | printemps 2018, mis en ligne le 10 août 2018, consulté le 03 janvier 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8780>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2020.

Tous droits réservés

Lucie LAUMONIER, *Solitudes et solidarités en ville. Montpellier, mi-XIII^e-fin-XV^e siècles*

Turnhout, Brepols, 2015, 426 p.

Gabriel Castanho

RÉFÉRENCE

Lucie LAUMONIER, *Solitudes et solidarités en ville. Montpellier, mi-XIII^e-fin-XV^e siècles*, Turnhout, Brepols, 2015, 426 p.

- 1 Depuis longtemps les médiévistes français sont habitués à ce que Marc Bloch a appelé, dans *Apologie pour l'histoire* (1952, p. 18), la « méthode prudemment régressive », marquée par une démarche qui vise à « aller du mieux ou du moins mal connu au plus obscur ». Démarche tout à fait légitime – et parfois même nécessaire – pour travailler sur des objets peu connus par l'historien ou sur des sources revisitées à partir des questions d'actualité. C'est bien dans ce cadre que l'ouvrage de Lucie Laumonier se place : une enquête sur les liens sociaux, leur nature, leur force et leur faiblesse dans le monde de la famille et de la parenté au Moyen Âge – plus particulièrement dans le contexte urbain montpelliérain des XIII^e-XV^e siècles. Il s'agit d'un beau livre qui conduit le lecteur à travers une riche et vaste documentation – principalement des archives fiscales, des testaments, des sources législatives, des actes des notaires publics, mais aussi quelques registres narratifs – assez difficile à maîtriser, mais dont l'auteure arrive à tirer des synthèses quantitatives et qualitatives assez importantes pour la région étudiée et qui permettra des comparaisons florissantes avec d'autres régions dans le futur.
- 2 Fondé sur sa recherche doctorale, mais révisé et élargi par la suite, le livre est organisé en cinq chapitres, une conclusion et trois annexes sur des compoix, des testaments et des actes notariés, les trois principales sources utilisées. Dès l'introduction, deux

notions capitales sont présentées : celle de « cours de la vie » ou « âges de la vie » (p. 18-19) et celle de « solitude » ou de « vivre seul » (p. 15) ; la première va structurer chacun des chapitres tandis que la deuxième est présente tout au long de l'ouvrage. Lucie Laumonier a raison de lier la première à la sociologie, et on regrette qu'un même travail n'ait pas été fait avec la notion de « solitude », l'auteure se limitant à affirmer que « les personnes seules ne forment pas une catégorie sociale médiévale » mais constituent une variable dans la définition du statut social (p. 19-20). Ainsi, tout au long du livre, on remarque la fusion, d'un point de vue notionnel, du terme de « solitude » avec l'expression « vivre seul », l'un des objectifs principaux de l'ouvrage étant d'écrire une « histoire des personnes seules » (p. 26). Malgré cela, l'ouvrage a le grand mérite de chercher à donner de la voix à des personnes généralement oubliées ou tout simplement négligées par la plupart des médiévistes, ainsi que d'approfondir admirablement et systématiquement la connaissance des archives utilisées par l'auteure au fil de ses années de recherche à Montpellier.

- 3 Le premier chapitre présente le « portrait » des personnes seules en ville, mettant en évidence la place des célibataires et des veufs. En partant des compoix produits entre 1380 et 1480, Lucie Laumonier a prélevé des chiffres à la fois étonnants et trompeurs : 85 % des personnes seules sont des femmes, mais elles ne sont qu'à 15 % des contribuables – les chiffres concernant les hommes suivent une courbe inverse. La lecture attentive des sources réalisée par l'auteure nous met en garde contre des effets de source assez communs avec ce type de documents, car les hommes y sont enregistrés en fonction de leur profession et les femmes sont inscrites sous leur statut conjugal et familial (p. 47-48). Ensuite, le chapitre retrace le « plan » de l'occupation de l'espace urbain par les personnes seules, ainsi que leur profil socio-économique, montrant une certaine pérennité des quartiers d'habitation des solitaires et des variations dans leur profil économique à travers les siècles (p. 54 et 61), même si la pauvreté reste une marque importante de la vulnérabilité des solitaires (p. 77). Le chapitre se termine par la mise en perspective du rapport existant entre ceux qui habitent en solitaire et leurs familles. Nous pouvons apercevoir ici un premier sens restreint de la notion de solitude : même si quelqu'un possède des liens familiaux dans la ville, cette personne est solitaire si elle habite seule (p. 85). Il s'agit donc d'une conception fondamentalement physique de la solitude, opposée à la *privacy* des riches dans le « secret » des chambres de leurs *hostals*, qui restent, néanmoins, peuplés de serviteurs (p. 66-70).
- 4 Les chapitres suivants partent de la constatation d'un fait majeur de sociabilité à Montpellier : les alliances – et par opposition aussi la vie en solitaire – se constituent de façon différente selon l'âge des personnes concernées. Enfance et adolescence, jeunesse, âge adulte et vieillesse rythment le cours de la vie des individus et les âges des solitaires. Le premier groupe (jusqu'à douze ou quatorze ans en moyenne) est constitué par les enfants et adolescents seuls, « sans parents, orphelins ou [...] abandonnés » (p. 105). L'absence physique des membres de la famille ou de la parenté est ici la raison de la condition précaire dans laquelle ils se trouvent. Mais c'est une condition transitoire, car considérée comme inacceptable par la communauté urbaine qui met en place des moyens pour la contourner, dont l'apprentissage au sein des métiers. Toujours dans le deuxième chapitre, Lucie Laumonier propose une définition juridique de la solitude : la majorité canonique autour des douze ou quatorze ans fait disparaître des sources les enfants seuls. Une fois devenus *sui juris*, ils sont des adolescents seuls (sans famille, parenté ou emploi – une partie importante des solitaires à cet âge sont

alors des immigrants) ou sous la tutelle d'un membre de la famille, de la parenté ou des maîtres de métiers (p. 142-143). En somme, la vie en solitaire dans ce groupe est normalement imposée et témoigne des contraintes qui pèsent sur ces adolescents et de leur vulnérabilité (p. 146).

- 5 Le chapitre suivant aborde la jeunesse, caractérisée par une pleine autonomie juridique et par la vie de « célibataire » (p. 150-151, 185). Il s'agit donc d'une étape de transition marquée plusieurs fois par la disparition des parents, l'immigration, les conflits avec la famille et la dépendance dans les rapports de travail (p. 149). L'auteure caractérise ce genre de vie en solitaire comme une forme de rupture (p. 178) ou de prise de « distance avec la société civile » (p. 182). Toutefois, il serait profitable de se demander si toute forme de rupture sociale constitue de la solitude ou de l'isolement du point de vue des sujets historiques – le rapport « isolement »/« exclusion sociale » deviendra clair à la fin du livre : « de nombreux délinquants sont isolés de la société civile » (p. 348). S'il est évidemment très difficile de nous plonger dans la subjectivité de la plupart des agents historiques, il ne faut pas oublier pour autant que cet éloignement observable dans les sources est tributaire du point de vue, voire d'un discours, social qui vise à normaliser et idéaliser les rapports sociaux (comme le mariage) ; il s'agit d'une solitude socialement créée avant d'être vécue individuellement. Ce chapitre présente trois aspects importants dans l'étude de la solitude médiévale en général : l'émotivité (le mariage met fin au sentiment de solitude, p. 208-210), la spiritualité (la solitude de l'âme comprise comme le vœu des religieux par opposition à la solitude des corps pratiquée par les laïcs, p. 211-223 ; les recluses seraient les seules à vivre une forme de solitude « complète », car éprouvée « par dehors » et « par dedans », p. 222) et la différence de ce que Lucie Laumonier comprend par solitude (le fait de vivre seul) et isolement (le fait de n'appartenir à aucun groupe social) (p. 191). Ces trois aspects conduisent l'auteure à parler de « polysémie et de la pluralité » de la solitude médiévale, sans mener à fond une réflexion sur cette constatation conceptuelle majeure.
- 6 « Sans conjoint ni descendant : les solitaires adultes », quatrième chapitre de l'ouvrage, nous présente un changement de direction dans l'étude des rapports sociaux à Montpellier entre les XIII^e et XV^e siècles. Face à la contrainte des sources, l'auteure doit adapter sa démarche analytique, révélant de façon plus claire des partis pris conceptuels liés à la solitude. De fait, en partant de l'idée que la phase adulte de la vie est marquée par le mariage, la solitude largement étudiée jusqu'ici selon des critères juridiques et physiques devient plus estompée dans les documents. Le relatif silence sur les solitaires adultes imposé par les documents de la pratique – le principal corpus travaillé par Lucie Laumonier – pousse la recherche vers l'étude du sentiment de solitude – aspect « seulement effleuré » dans le livre (p. 345).
- 7 Il s'agit ici d'une question assez délicate, car la solitude ne figure pas dans les listes de mots exprimant les émotions au Moyen Âge, et ne fait pas l'objet de recherche des médiévistes experts du « système » émotif médiéval. Lucie Laumonier semble partir du principe selon lequel la solitude est un sentiment humain universel – comme si l'être humain était définitivement un être social qui essaye toujours d'éviter la solitude et de ne jamais la chercher (des siècles de débats philosophiques autour de cette question mériteraient au moins d'être mentionnés !). Dans ce sens, il serait important de discuter des travaux, tels celui de Robert Sayre¹, qui, contrairement à Lucie Laumonier, ne croit pas à l'idée d'une « solitude en société » au Moyen Âge.

- 8 En dépit des efforts des historiens des émotions à montrer les transformations des sentiments (l'auteure rappelle à juste titre que les chercheurs de langue anglaise voient « émotion » et « sentiment » comme étant des synonymes) en fonction des contextes sociaux et culturels différents, Lucie Laumonier part d'une logique assez contemporaine pour étudier le Moyen Âge : si l'on est seul, on éprouve fort probablement un sentiment de solitude. Si le sens très contemporain de la solitude comme étant un problème à la fois de santé et de société est bien abordé par l'auteure (notamment la vulnérabilité des personnes seules ou l'évitement lié à leur condition), cette notion de solitude exclut tous ceux qui cherchaient l'isolement (physique ou spirituel) et y trouvaient la réalisation d'un idéal largement partagé collectivement. Or, c'est avec cette connotation positive que le mot « solitude » apparaît généralement dans les sources, contrairement à la plupart des documents cités par Lucie Laumonier, où il est pratiquement, voire totalement, absent, ainsi que le vocabulaire qui lui est associé. Cela ne veut pas dire, bien évidemment, que, si le mot n'est pas utilisé dans les textes, la chose (la « solitude ») n'existe pas dans les pratiques sociales, mais simplement que, fort probablement, elle y existe d'une façon assez différente par rapport à la manière dont nous l'utilisons couramment.
- 9 Revenons aux adultes solitaires. La plupart d'entre eux se trouvent dans cette condition à cause des séparations forcées : la migration, la prison (p. 245, 251-254), l'exil (p. 249), le veuvage (p. 255-271). Cette dernière forme de vie solitaire montre bien les limites du repérage du sens émotif de la solitude par L. Laumonier. Après avoir étudié le second mariage contracté par des personnes pauvres et riches, l'auteure affirme que la vulnérabilité économique et sociale n'explique pas l'effort constant pour se remarier à Montpellier ; seule la volonté d'échapper au sentiment de solitude pourrait expliquer ce genre d'union. Toutefois, ce n'est pas la solitude qui apparaît clairement dans les sources – la tristesse, peut-être, mais ce sentiment ou vice très urbain à partir du XIII^e siècle n'est jamais mis en rapport avec celui de solitude de façon explicite dans les sources citées par l'auteure. Plus souvent, c'est la valeur sociale du mariage en soi qui est mise en évidence dans le texte ; plus que du sentiment (de solitude), il s'agit plutôt d'un désir d'adéquation avec les codes sociaux (surtout ceux attribués aux femmes) qui anime le remariage dans la ville. Ce chapitre débouche sur une conclusion majeure : être seul(e) à cet âge signifie essentiellement vivre endeuillé(e) (p. 289), d'où l'émergence de la solitude comme « vecteur de solidarités » (p. 289). Idée force du livre, évidente dans le choix du titre « solitudes et solidarités », ce rapport inébranlable est l'une des principales contributions de L. Laumonier à l'étude de l'organisation sociale médiévale dans son ensemble, bien au-delà des cadres de la famille et de la parenté montpelliéraines des XIII^e-XV^e siècles.
- 10 Le dernier chapitre, « Vieillesse et crainte de la solitude », part de l'idée d'une vieillesse culturellement mauvaise – associée à la vie en solitaire, à la cupidité et à la luxure – et d'une vieillesse « bonne » – où l'on exerce de l'influence ou même de l'autorité sur une communauté religieuse ou familiale (p. 292). Cela explique les efforts collectifs pour la contourner et, corollairement, le nombre réduit de personnes âgées apparaissant seules dans les documents de la pratique (p. 293 et 302). Dans cette étape du cycle de vie, l'auteure rappelle l'importance de distinguer *senectus* et *senium* pour comprendre la spécificité de l'âge et écarter toute confusion simpliste avec des états de santé : le premier mot indiquant le vieillissement, le deuxième faisant référence « à la décrépitude physique et mentale » (p. 294). Ensuite, c'est l'aspect économique qui est

mis en évidence : si les plus riches peuvent, soit se payer de la compagnie, soit contraindre d'éventuels héritiers à rester proches et soumis à leur autorité, les plus pauvres sont accueillis par des proches ou par les hôpitaux – où se tissent de nouvelles solidarités (p. 299-332). Le dernier argument du chapitre met un bon terme à ce livre marqué par le cycle de la vie : au moment de la mort, les Montpelliérains cherchent à se faire inhumer, ce qui suppose un minimum de prise en charge de la dépouille et la réalisation d'une cérémonie pour bien accomplir les funérailles. Ainsi, de l'enfance à la mort, la vie des habitants de la ville serait marquée par la quête de solidarités ainsi que par la crainte d'une vie – ou d'une mort – en solitaire.

- 11 Le livre présente un bon nombre de tableaux – y compris dans les annexes – concernant la présence des solitaires laïques dans la ville, ainsi que des références bibliographiques assez riches. Tous ceux intéressés par l'histoire sociale de Montpellier (la place de l'université, du port, de la guerre, de la peste et des cadres juridiques de la ville dans la vie des solitaires) y trouveront beaucoup d'informations pour étoffer leurs recherches, mais pas seulement. Ceux qui s'occupent de l'histoire de la famille et de la parenté (au Moyen Âge, et aussi dans l'Ancien Régime) auront de la matière à comparer avec leurs propres données ou aires de travail – tels les mondes anglais, ibérique, français et même parfois italien, cités par l'auteure. Le sujet en soi possède le double mérite d'éclaircir des pratiques sociales peu connues dans la ville (le livre de L. Laumonier est le seul à plonger en profondeur dans la vie en solitaire des habitants d'une ville médiévale) et surtout de poser la question du rôle de l'isolement, de la solitude et d'une vie en solitaire dans l'ensemble de l'organisation communautaire. On aurait souhaité que cette dernière question soit mieux travaillée en termes conceptuels – de même que le sens et la valeur émotifs du mot –, pour autant cela n'atténue pas l'importance du travail de L. Laumonier pour tous ceux qui s'intéressent à la place de la solitude dans l'histoire sociale du Moyen Âge.

NOTES

1. R. SAYRE, *Solitude in Society. A Sociological Study in French Literature*, Cambridge, 1978.
-

AUTEURS

GABRIEL CASTANHO

Université Fédérale de Rio de Janeiro, Brésil – IH/PPGHIS